

de leurs œuvres symphoniques dans lesquelles il ne figure pas.

Pour noter la musique de *basson*, on se sert des clefs de *fa* et *ut*, quatrième ligne.

Le nom de *basson* a été donné à cet instrument, probablement parce qu'il rend des sons bas. Les Italiens l'avaient appelé *fagotto*, dit M. Castil-Blaze, auquel nous laissons toute la responsabilité de son interprétation, à cause de la ressemblance qu'ont, avec un fagot, les trois pièces qui composent le *basson*, démontées et serrées ensemble.

Le *basson* semble aujourd'hui délaissé par les solistes. Parmi les virtuoses qui ont brillé et brillent encore sur cet instrument, on cite : Besozzi, Delcambre, Barizel, Sebauer, Cokken et Jeancourt.

Quatre *bassons* figurent à chacun des orchestres de l'Opéra et du Conservatoire.

BASSON s. m. (ba-son). Ornith. Espèce de foule, appelée aussi MORELLE ou MACROULE.

BASSONISTE s. m. (ba-so-ni-ste — rad. *basson*). Mus. Artiste qui joue du *basson*. || On dit aussi *BASSON*.

BASSONORE s. m. (ba-so-no-re — contract. de *basson* et *sonore*). Mus. Espèce de *basson* plus puissant que le *basson* ordinaire, et destiné aux musiques militaires.

BASSORA ou **BASRAH**, c'est-à-dire *terrain pierreux*, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Irak-Arabi, pachalik et à 340 kil. S.-E. de Bagdad, sur la rive droite du Chat-el-Arab ou fleuve des Arabes, formé par la réunion des eaux de l'Euphrate et du Tigre, à 110 k. N.-O. de son embouchure, dans le golfe Persique, par 30° 21' de lat. N. et 45° 18' de long. E. 60,000 hab. arabes, persans, arméniens, juifs et indous.

Ville très-étendue, Bassora, dont l'intérieur est occupé en grande partie par des jardins et des plantations, est mal bâtie, peu propre et sans mouvement. Fondée en 636 par le calife Omar, elle est la plus ancienne des grandes colonies établies par les successeurs du prophète. Ses environs sont riantes et fertiles, surtout en roses dont on extrait l'essence, et en dattes renommées. C'est un des plus grands centres du commerce de l'Orient par les caravanes et par le fleuve, que remontent les navires de l'Inde et de la Perse. Le fleuve, navigable jusqu'à la ville pour des bâtiments de 500 tonnes, malgré le peu de profondeur de la barre, y alimente plusieurs canaux, et ses fréquents débordements contribuent beaucoup, par les exhalaisons qu'ils produisent, à rendre le climat insalubre. Bien que la décadence profonde du bassin de l'Euphrate et du Tigre, foyer de tant d'activité, de puissance et de richesses au temps des Babyloniens, ait paralysé le commerce de Bassora, la valeur de l'importation est encore évaluée à 3 millions de francs, et celle de l'exportation à 1,500,000 francs. Les principaux objets importés sont les soieries, les mousselines, les draps, les étoffes brochées d'or et d'argent, divers métaux, les perles de Bahreim, le corail, les épices, etc. L'exportation se compose de chevaux, dattes, laines, noix de galle, et quelques tissus laine et coton.

BASSORIE s. f. (bass-so-ri). Bot. Syn. du genre *morelle* (*solanum*). On dit aussi *BASSORE*. || Herbe de la Guyane, dont la place, dans la classification naturelle, n'est pas encore bien fixée.

BASSORINE s. f. (bass-so-ri-ne). Chim. Principe immédiat dont la gomme de Bassora est presque exclusivement composée, et que l'on rencontre aussi dans diverses espèces d'acacia.

— *Encycl.* La *bassorine* est un corps solide, incolore, inodore, demi-transparent, insoluble dans l'eau, mais s'y gonflant beaucoup, n'éprouvant pas la fermentation alcoolique, et donnant, par l'acide azotique, de l'acide mucique mêlé d'un peu d'acide oxalique. La *bassorine* sèche ressemble à la gomme ordinaire, mais sa transparence est moins grande, et elle n'est point pulvérisable; ses éléments principaux sont le carbone, l'oxygène et l'hydrogène; elle bleuit par la teinture d'iode, et donne une solution limpide dans l'eau, par l'action des alcalis et du verre soluble. Cette substance a été étudiée pour la première fois par Vauquelin et Bucholz.

BASSORIQUE adj. (bass-so-ri-ke — rad. *bassorine*). Chim. Relatif à la *bassorine*.

BASSOT (Jacques), auteur apocryphe d'une brochure qui parut au commencement du XVIII^e siècle, sous ce titre : *Histoire véritable du géant Teutobochus, roi des Teutons, Cimbres et Ambrosins, défait par Marius, consul romain, lequel fut enterré auprès du château nommé Chauquant en Dauphiné* (Paris, 1613, in-8°). Cette mystification avait pour but de montrer, pour de l'argent, les ossements d'un mastodonte, qu'il s'agissait de faire passer pour ceux du roi géant Teutobochus. On croit que l'auteur de cette brochure fut un certain Pierre Masuyer, chirurgien de Beaurepaire, qui faisait publiquement exhibition du fossile. Selon d'autres, c'était un nommé Jacques Tissot, ainsi que semblerait l'indiquer la dernière phrase du livre. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage fit une grande sensation dans le monde savant et donna lieu à une discussion des plus vives entre deux savants distingués, Riolan et Habicot.

BASSOTIN s. m. (ba-so-tain). Techn. Cuve à indigo du teinturier.

BASSOUIN s. m. (ba-sou-ain). Pêch. Corde fixée d'une part au halin et de l'autre à la ralingue du filet.

BASSOUTOS, peuplade de l'Afrique australe, dans la Cafrerie, établie sur le territoire de la rive droite du fleuve Orange, et sur le versant occidental de la chaîne des monts Quathlamba, qui s'étendent au N.-E. de la colonie anglaise du Cap. Les Bassoutos, divisés en plusieurs tribus considérables, paraissent appartenir à la famille des Bechuannas (v. ce mot). Leurs premiers rapports avec les Européens remontent à l'année 1833. A cette époque, quelques-unes de ces tribus étaient encore cannibales; l'influence des missionnaires a contribué à modifier considérablement leurs mœurs. Aujourd'hui, ces peuples ont un commencement d'agriculture et d'industrie. La famille, la propriété, les pouvoirs publics, y ont une certaine organisation. L'autorité du chef (*morena*) chargé de veiller à la tranquillité de tous est contrôlée par une assemblée. Les tribus sont unies entre elles par des liens fédératifs; elles jouissent d'un certain droit des gens. La vie du guerrier qui se rend est épargnée; l'enfant, la femme, le voyageur, sont considérés comme étrangers à la guerre; le messager est inviolable, etc., il en est de même pour l'étranger; mais, en cas de guerre, celui-ci doit prendre les armes avec la tribu qui l'accueille en ami. Les meurtres doivent, comme autrefois en Germanie, être compensés, et cette compensation est déterminée par le chef de la tribu. Les Bassoutos, fait remarquer le voyageur missionnaire Cazalès, respectent mieux que les clients du juge Lynch le droit qu'a la société de faire elle-même justice. Chez eux, le mal s'exprime par les mots de *laideur*, *dette*, *impuissance*. Comme toutes les races du sud de l'Afrique en rapport avec les Européens, les Bassoutos ne peuvent être supportés par les blancs. Chaque jour, leurs tribus sont obligées d'abandonner le pays qui avait appartenu à leurs ancêtres et de se replier sur le désert, où les fruits de la civilisation apportée par les missionnaires sont bientôt anéantis.

BASSUEL (Pierre), chirurgien, né à Paris en 1706, mort en 1757. Il fit partie, dès l'époque de sa création, de l'Académie de chirurgie fondée en 1731, et acquit, comme praticien, une très-grande réputation à Paris. Il a laissé plusieurs mémoires importants sur diverses questions médicales, notamment : *Recherches sur le changement de figure dans la systole du cœur* (année 1731. Mémoires de l'Académie des sciences), où il renversa une erreur physiologique qui avait pour elle l'autorité de Vésale et celle de Riolan; *Dissertation hydraulico-anatomique, ou Nouvelle aspect de l'intérieur des artères et de leur structure par rapport au cours du sang; Mémoire sur la hernie crurale* (Mercure de France, 1734); *Mémoire historique et pratique sur la fracture de la rotule; Dissertation sur une sueur salivale à la joue, occasionnée par le long usage d'emplâtres vésicatoires employés pour des maux d'yeux invétérés et rebelles* (Mémoires de l'Académie des sciences, 1746).

BASSURE s. f. (ba-su-re — rad. *bas*, adj.). Agric. Terrain bas et humide.

BASSUS s. m. (ba-suss). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des ichneumons, renfermant un assez grand nombre d'espèces, presque toutes européennes.

BASSUS, nom porté par un grand nombre de personnages qui ont vécu pendant les deux premiers siècles de notre ère, et dont plusieurs se sont occupés de poésie. Tous leurs ouvrages sont perdus, à l'exception de quelques fragments cités par Plinie, Dioscoride, Galien, etc. Les principaux sont les suivants : Bassus (Lollius), poète grec, natif de Smyrne florissait sous le règne de Tibère, vers l'an 19 de notre ère. L'*Anthologie grecque* renferme de lui dix épigrammes, dont les plus jolies sont celles qu'il a composées sur la mort de Germanicus et sur la médiocrité. Voici comment M. Dehèque traduit la première : « Gardiens des morts, surveillez bien toutes les routes qui mènent aux enfers, et vous, portes du Ténare, qu'on vous ferme avec des barres et des verrous; c'est moi, Pluton, qui l'ordonne. Germanicus appartient aux astres, il n'est pas des nôtres. L'Achéron d'ailleurs n'a pas une barque assez grande pour le porter. » — Bassus (Coesius), poète latin, vivait vers le milieu du I^{er} siècle de notre ère. Il était l'ami de Perse, qui lui adressa sa sixième satire, et ce fut lui qui publia les satires de ce dernier, après en avoir retranché les passages les plus hardis. Bassus passait pour le second des lyriques latins. On n'a rien de ses ouvrages; il n'est connu que par les vers de Perse, par le scoliaste de ce dernier et par quelques mots de Quintilien. — Bassus (Cesellius), chevalier romain, originaire de Carthage, vivait au I^{er} siècle de notre ère. Etant devenu un des familiers de Néron, il lui promit, sur la foi d'un songe, de lui faire découvrir d'immenses trésors enfouis par Didon lorsqu'elle cherchait un refuge en Afrique. Néron s'empressa d'envoyer des vaisseaux vers le lieu indiqué par Bassus, et celui-ci se livra à des recherches ;

mais, n'ayant rien découvert, il prévint le sort qui vraisemblablement l'attendait en se donnant la mort. — Bassus (Lucilius) florissait dans la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère. Après avoir été préfet de la flotte de Misène sous le règne éphémère de Vitellius (69), il fut appelé par Vespasien à gouverner la Judée, et il acheva de soumettre ce pays, qui continuait à se révolter, malgré la prise de Jérusalem (70). Il comprima la rébellion après s'être emparé des châteaux de Machéronte et d'Hérodon, et mourut subitement l'an 71. — Bassus (Saleius), poète romain, contemporain du précédent, possédait, au dire de Quintilien, un talent « véhément et poétique. » Il ne reste rien de Bassus, que Vespasien tenait en si haute estime, qu'une seule fois il lui fit don de 500,000 sesterces. — Bassus (Cnéius-Aufidius-Oreste), orateur et historien romain, contemporain de Vespasien, avait composé une histoire des guerres des Romains contre la Germanie, ainsi qu'une histoire générale de Rome, à laquelle Plinie l'Ancien a ajouté trente et un livres. Il ne nous est malheureusement rien parvenu de cet écrivain. — Bassus (Pomponius) fut consul sous le règne de Septime-Sévère dans les premières années du II^e siècle de notre ère. Héliogabale étant devenu amoureux de sa femme Anna Faustina, vers l'an 220, l'accusa devant le sénat pour un motif des plus futiles, et épousa sa veuve après l'avoir fait condamner à mort.

BASSUS, hérétique du II^e siècle. Il était disciple d'Ebion et de Valentin. Comme l'hérétique Marcus, il faisait entrer la science des calculs et des nombres dans l'explication de sa doctrine. La vie humaine, suivant lui, consistait dans le nombre des lettres, dans celui des éléments et dans les sept planètes. S'appuyant sur cette parole de Jésus-Christ : *Ego sum alpha et omega*, il prétendait que la perfection en toute chose se trouve dans les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Enfin la majesté et la puissance de Jésus-Christ, non plus que son incarnation, n'étaient pas suffisantes pour faire le salut des hommes. Ces opinions, fort nuageuses du reste, de Bassus, nous ont été conservées par Philastrius, *De Hæresi*, dans la *Maxim. Bibl. Patr.* t. V, p. 706.

BASSUS (Jean-Marie, baron DE), magistrat, peintre et musicien allemand, né à Boschiano en 1769, mort en 1830. Après avoir étudié la jurisprudence à Ingolstadt, il devint successivement conseiller aulique à Munich, en 1795, président du tribunal d'appel du cercle d'Ëtsch en 1806, et il fut appelé au même poste en 1810 dans la ville de Neubourg, où il acheva sa vie. Bassus n'était pas seulement un magistrat capable et intègre, c'était encore un véritable artiste. Elève d'Eck, il était devenu un violoniste de première force, et il a laissé des tableaux qui révèlent un véritable talent de peintre. Bassus fonda à Munich une société musicale d'où sont sortis plusieurs virtuoses distingués, et il a laissé, lui-même, des morceaux de musique très-estimés.

BASSVILLE ou **BASSEVILLE** (Nicolas-Jean Hugou DE), littérateur et diplomate français, mort en 1793. Il s'était livré quelque temps à l'enseignement, lorsque la révolution de 1789, dont il embrassa les idées, vint le faire sortir de sa situation obscure et précaire. Devenu rédacteur du *Mercure national* avec Carra, M^{me} de Keralio, etc., il attira sur lui l'attention et fut nommé, en 1792, secrétaire de légation à Naples. Presque aussitôt, il fut chargé de se rendre à Rome pour y protéger nos nationaux, fort mal défendus par le consul Digne. En ce moment, la cour romaine s'opposait à ce que les armes de la République figurassent sur la porte du consulat français. Bassville instruisit de ce fait Mackau, ambassadeur à Naples, qui lui expédia De Flotte, major du vaisseau le *Languedoc*, avec l'ordre de placer immédiatement l'écusson de la République et de faire porter à tous les résidents français la cocarde tricolore. Le lendemain, 13 janvier, à la vue des emblèmes républicains, la populace excitée, comme tout porte à le croire, par les agents du cardinal Zelada, secrétaire d'Etat, accueillit de ses huées Bassville, qui venait de sortir en voiture avec sa femme, le poursuivit à coups de pierres et le força à se réfugier chez le banquier Moulte, dont la maison fut aussitôt assiégée. Frappé d'un coup de rasoir au bas-ventre par un barbier, Bassville expira quelques heures après dans d'atroces souffrances, pendant que les furieux se portaient en foule vers l'hôtel de France, qui fut pillé et brûlé. On s'empressa de publier sur cet attentat une relation d'après laquelle Bassville aurait rétracté son serment de fidélité à la constitution, et serait mort dans les plus grands sentiments de pitié. Mais rien n'est moins prouvé, et de toutes les exclamations qu'on lui prête au milieu de son agonie, la suivante seule est authentique : « Je meurs fidèle à ma patrie. »

Il paraît également certain qu'obsédé par les éclats de voix d'un prêtre qui lui faisait entrevoir les terreurs de l'autre monde et exhortait le mourant du ton dont on exorcise, il se serait écrié dans un dernier effort : « Bon Dieu ! que cet être me pèse ! »

A la nouvelle de ce tragique événement, la Convention décida qu'elle tirerait une vengeance éclatante de cette violation du droit des gens, et elle accorda à la veuve de Bassville une pension de 1500 livres, réversible,

pour les deux tiers, sur son fils, qu'elle adopta. Trois ans après, lorsque Bonaparte accorda à Pie VI un armistice à Bologne, il exigea de ce pape qu'il désavouât, par un agent diplomatique envoyé à Paris, l'assassinat de Bassville, et qu'il fit remettre au gouvernement français une somme de 300,000 livres pour être répartie entre ceux qui avaient souffert de cet attentat. La mort de Bassville a fourni le sujet de plusieurs compositions en prose et en vers, particulièrement au Français Dorat-Cubières et aux Italiens Salvi et Monti (v. l'article suivant). Bassville avait un esprit très-cultivé et était membre de plusieurs académies. Il a publié : *Mémoires historiques, critiques et politiques sur la Révolution de France* (1789, 2 vol. in-8°); *Mémoires secrets sur la cour de Berlin* (in-8°); des *Poésies fugitives*, et d'autres ouvrages.

Bassvilliana, poème italien de Monti. Le sujet en fut inspiré à Monti par la mort tragique de son ami, le diplomate français Bassville, assassiné à Rome, où la République française l'avait envoyé avec la mission secrète de propager la Révolution. Monti, qui habitait alors Rome, se mit aussitôt à l'œuvre et fit successivement paraître, avec une activité merveilleuse, les quatre chants de ce beau poème, de janvier à août 1793. Il donna, en tête de l'œuvre, une vie de Bassville, à la fin de laquelle il rappelle que l'infortuné répétait : *Je meurs victime d'un fou*, et qu'il mourut en chrétien; c'était, on en conviendra, abuser singulièrement de la fiction. Monti, ardent royaliste à cette époque, suppose que Bassville se repentait au moment d'expirer, et que Dieu lui pardonne ses égarements révolutionnaires, mais en lui imposant pour châtiment la vue des crimes de la Révolution et leur punition. La pauvre âme éplorée gémait sur les exécutions de la Terreur et sur le supplice de Louis XVI; pensée dantesque, qui emprunte une grande poésie à l'idée du purgatoire chrétien. Le poète suppose que Bassville, au moment où il va rendre le dernier soupir, est dérobé par un repentir soudain au supplice des réprouvés, que ses principes philosophiques avaient mérité. Alors la justice divine lui impose, en expiation de ses péchés, un pèlerinage à travers la France, qu'il doit parcourir jusqu'à ce que tous les crimes de la Révolution aient été punis; son propre martyre sera le spectacle des malheurs et des revers issus de ces excès. Ici apparaît l'imitation trop fidèle de la conception de Dante. Un ange conduit Bassville de province en province, pour le rendre témoin de la prétendue désolation qui afflige le beau pays de France; il l'amène à Paris, où se prépare le supplice de Louis XVI. Le messager céleste est pathétique et émouvant dans la scène des derniers adieux du roi à sa famille; il déroule aux yeux de l'ombre qu'il conduit les victoires futures de la coalition; les armées alliées entourent les frontières d'un cercle de fer et de feu; le monde entier conjuré écrase la France et la couvre de ruines et de deuil. Il maudit surtout, avec une colère superbe, les encyclopédistes, pères de la Révolution; il est solennel et mystique lorsqu'il parle de Rome et du pouvoir surhumain du pontife et de son Eglise. Le poème se termine sans faire pressentir le dénouement de cette lutte entre la Révolution et l'esprit du passé.

Le rôle de l'ange est calqué sur celui de Virgile près de Dante. Le héros du poème, par un de ces anachronismes que l'on pardonne à un parti réactionnaire, éprouve exactement les impressions et les souffrances que Dante aurait pu ressentir. Il a dépouillé tout caractère de liberté et d'émancipation, invraisemblance d'autant plus choquante, que le poète a fait tout d'abord de lui un jacobin et un incrédule.

On sait, en effet, que les événements donnèrent un éclatant démenti aux prédictions de la muse. Quelques années après, Monti écrivait lui-même à un ami : « La tournure qu'ont prise les événements a dérangé tout mon plan, et ne me laisse plus aucune espérance de mettre fin au purgatoire de mon héros. » Du reste, lorsque la Révolution eut franchi les Alpes, Monti s'excusa presque basement d'avoir écrit la *Bassvilliana* et chercha à effacer ce souvenir en publiant des poésies républicaines, ce qui ne l'empêcha pas, en l'an IV, de voir sa *Bassvilliana* brûlée par le peuple sur la place du Dôme, et d'être destitué d'un emploi « pour avoir publié des ouvrages destinés à inspirer la haine de la démocratie, ou la prédilection pour le gouvernement des rois, des théocrates, des aristocrates. » Quoi qu'il en soit, voici sur ce poème le jugement de M. Mamiani della Rovere : « On a trop calomnié la facilité de sa muse à changer d'opinion et à prodiguer l'encens, et ceux qui lui ont donné le nom de caméléon l'ont excusé sans le vouloir. L'âme incomplète de Monti, sensitive et versatile à l'excès, ne pouvait pas toujours rendre compte de la mobilité de ses affections, lesquelles se produisaient immédiatement au dehors. J'ai lu mille fois la *Bassvilliana*, et j'ai toujours pensé que ce cantique était écrit de bonne foi; l'hyprocrisie et la dissimulation ne trouveront jamais dans ce monde d'expressions aussi véhémentes et aussi nobles. La *Bassvilliana* est peut-être la plus belle poésie qu'ait inspirée le catholicisme romain depuis Grégoire VII jusqu'à nos jours. » Terminons par ces lignes de l'historien Sismondi : « La *Bassvilliana* est